

# Philippe Djian

## Mise en bouche



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Philippe Djian

# Mise en bouche

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2008.*

Extrait de la publication

Philippe Djian est né en 1949 à Paris. Il a exercé de nombreux métiers : pigiste, il a vendu ses photos de Colombie à *L'Humanité Dimanche* et ses interviews de Montherlant et Lucette Destouches, la veuve de Céline, au *Magazine littéraire*, il a aussi travaillé dans un péage, été magasinier, vendeur...

Son premier livre, *50 contre 1*, paraît en 1981. *Bleu comme l'enfer* a été adapté au cinéma par Yves Boisset et *37°2 le matin* par Jean-Jacques Beineix. Depuis, il a publié *Lent dehors* (Folio n° 2437), *Sotos* (Folio n° 2708), une trilogie composée de *Assassins* (Folio n° 2845), *Criminels* (Folio n° 3135) et *Sainte-Bob* (Folio n° 3324), parue en 1998, *Ça, c'est un baiser* (Folio n° 4027), *Frictions* (Folio n° 4178), *Impuretés* (Folio n° 4400), et *Doggy bag*, une série qui compte aujourd'hui cinq saisons.



Un matin, en me réveillant, je me suis rendu compte qu'il était sans doute trop tard pour beaucoup de choses. Ingrid dormait à côté de moi, mais j'ai renoncé à la réveiller. Je suis resté assis au milieu des draps et j'ai fumé une cigarette en observant la montée du jour derrière les fenêtres, ses barres de feu qui transperçaient le feuillage d'un if et montaient dans mon dos.

Je me suis levé en silence et je suis allé dans la chambre de ma fille. Elle dormait encore. Je l'ai aidée à s'habiller pendant qu'elle se frottait les yeux.

Ingrid nous a rejoints en titubant pour le petit déjeuner. J'ai dû expliquer à ma fille pourquoi Ingrid ne portait pas de culotte et juste un débardeur, je lui ai dit : « Ils sont

comme ça, en Suède, c'est dans leur nature, à force de vivre dans des cabanes en rondins surchauffées. »

Je ne comprenais pas un mot de ce qu'Ingrid racontait. Je l'avais engagée un mois plus tôt, comme jeune fille au pair. J'avais choisi la plus jolie, à défaut de la plus compétente, aussi bien pour ma fille que pour moi dans la mesure où nous l'aurions sur le dos. Qu'elle ne parle pas français était un plus, en quelque sorte. La précédente m'avait épuisé, entamant de bon matin un monologue qui ne prenait fin que tard le soir, quand elle se décidait à regagner sa chambre. Et non seulement ça, mais elle cuisinait comme un manche. Ingrid, elle, ne cuisinait rien du tout. De temps en temps, elle passait l'aspirateur, et c'était très bien ainsi.

Ma fille l'aimait beaucoup, mais elle préférait son institutrice, Carole Blienen, que son mari venait d'abandonner après avoir gagné une fortune au Loto.

Il lui avait laissé deux garçons en bas âge, une maison hypothéquée et un break Volvo qu'elle avait envoyé dans un arbre, si bien



qu'elle se trouvait privée de véhicule. La pauvre. Je la préférais, moi aussi, à Ingrid.

Comme nous étions voisins, je passais la prendre. En fait, j'amenais ma fille à l'école depuis que j'avais eu vent de son problème de transport. Je klaxonnais. Je la regardais arriver avec ses deux enfants sous le bras, une femme sportive, responsable, légèrement perturbée par tout ce qui lui tombait soudain sur la tête et transformée de bon matin en pile électrique jusqu'à ce que nous arrivions à l'école. Elle montait à côté de moi et se tournait sans arrêt vers les enfants, si bien que je pouvais admirer ses formes.

Je la prenais tous les matins, depuis une dizaine de jours, parfois sous la pluie car nous avions un printemps inhabituellement humide, parfois dans un rayon de soleil, par un grand ciel bleu qui l'autorisait à porter un tee-shirt me permettant d'observer la peau de ses bras et son duvet blond.

Parfois, je percevais un éclair de panique dans son regard. Le soir, quand j'allais faire un tour, je voyais de la lumière à la fenêtre de sa chambre et elle brillait toujours quand je revenais, quelques heures plus tard. La

pauvre. Reprenant toutes les rênes d'une seule main après avoir lavé, nourri, endormi ses enfants. Avec un budget à tenir, de la correspondance administrative, une procédure de divorce et une sexualité réduite à néant.

À deux ou trois reprises, nous avons bu un café ensemble. Quand je les ramenais. Nous donnions des biscuits aux enfants et je pouvais sentir le poids de sa journée sur ses épaules pendant que le café filtrait. Quelques jours plus tôt, ses mains s'étaient refermées sur le bord de l'évier, ses articulations avaient blanchi et elle avait lâché entre ses dents : « Quelle ordure. Non, mais quelle ordure », en fixant un point de l'autre côté de la rue.

Ce matin-là, ils étaient en retard. Elle m'a ouvert en soutien-gorge. Son réveil n'avait pas sonné. Elle me l'a donné à examiner tandis qu'elle courait dans tous les sens, mais je me suis contenté de le retourner entre mes mains avec une grimace.

Elle me l'a repris en passant avec un geste d'humeur dont elle a cherché à atténuer les effets en déclarant qu'il s'agissait d'une sale

camelote fabriquée en Chine, mais cette femme en voulait tellement aux hommes à ce moment-là, à tous ces types qui n'étaient même pas capables de réparer un réveil ou déboucher un évier — on pouvait se demander à quoi ils servaient, au bout du compte, à quoi ils pouvaient bien être utiles.

Je ne débarquais pas dans sa vie au bon moment. Je me retenais de flirter avec elle. Je pensais qu'elle était encore trop fragile pour que je songe à tenter quelque chose. Et puis elle me plaisait mais je n'avais qu'à repenser une seconde à tout ce qui ne pouvait plus changer dans ma vie, à tout ce qu'une relation entraînait, et mes élans se brisaient comme dans un concours de saut en hauteur où il vous manque une jambe. Ou un concours de saut en hauteur par un jour de grande canicule. D'ailleurs, on se vouvoyait encore. Et j'avais une jeune fille au pair.

Les petits ont avalé leur bol de céréales à la vitesse de la lumière tandis que je bouton-nais leur chemise d'une main et leur passais l'autre dans les cheveux avec l'eau du robinet. On aurait formé un couple avec trois enfants d'un seul coup. On aurait formé une vraie

colonie, un vrai défilé d'ahuris, me disais-je. De cet aspect du monde aussi, j'étais conscient. Et je souhaitais ne pas le perdre de vue si les choses devenaient incontrôlables. Je connaissais des couples que les enfants avaient tués, que les enfants avaient vidés de toute leur énergie, de toute leur volonté, de toute leur substance. Mais bon. Elle me plaisait. Elle avait un regard très excitant. Malgré tous ses problèmes. Malgré ce qu'elle pensait des hommes. Un regard qui provoquait chez moi comme un léger étourdissement.

Nous avons un quart d'heure de retard lorsque nous avons démarré devant sa porte en usant de la gomme.

« Tout va bien, lui ai-je dit. Ce n'est pas aussi grave qu'une guerre bactériologique. Personne ne va en mourir. »

Nous nous sommes arrêtés quelques minutes en laissant tourner le moteur, pour les biscuits et les pommes. C'était une belle matinée, pleine de vibrations ultraluminescentes, comme il n'en existe qu'au printemps. Les voitures de police passaient, sans actionner leurs sirènes, des types se doraient au

soleil avec leurs chiens, la caissière cherchait le code-barre sur un paquet de galettes que j'avais déjà ouvert et les miettes tombaient en pluie sur son ensemble à rayures. Carole se mordillait les lèvres, agacée par une mèche qui lui retombait sur le visage.

C'était la première fois que je rencontrais une femme aussi occupée. En général, j'avais affaire à des désœuvrées, à des femmes qui pratiquaient des chasses nocturnes, à des étudiantes enragées, à des filles qui se levaient au milieu de l'après-midi ou encore des ménagères mélancoliques. Mais Carole, la pauvre. Elle semblait ne pas avoir une minute à elle. Des flammes l'encerclaient, l'obligeant à courir d'un foyer à l'autre en pure perte.

« Et si je vous invitais un soir ? lui avais-je proposé. Si je vous invitais dans un endroit tranquille où vous n'auriez rien d'autre à faire qu'à vous laisser servir ? Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Elle m'avait répondu oui mais ne m'en avait plus reparlé. Lorsque je lui disais que ma proposition tenait toujours, j'avais l'impression d'être un livreur de pizzas qui tombe sur une scène de ménage. J'avais l'impres-

sion que mes paroles ne parvenaient pas jusqu'à son cerveau. Ou alors, elle me fixait avec un air étrange, presque douloureux, comme si un gouffre nous séparait, comme si je venais de faire une proposition sexuelle à une femme clouée sur un lit d'hôpital, et elle murmurait quelques mots sans suite, comme si je lui demandais l'impossible, comme si je ne me rendais pas compte de la situation. C'était la première fois que je voyais quelqu'un se démenier ainsi, dans l'enfer du quotidien. J'étais toujours étonné de ne pas sentir une odeur de transpiration quand je la frôlais.

Par chance, les rues étaient dégagées. Le ciel était limpide. Nous vivions dans une banlieue tranquille, pratiquement sans histoires. Carole a prévenu qu'elle arrivait, mais elle restait tendue. C'était également la première fois que je rencontrais une femme qui se souciait d'être à l'heure, mais très sincèrement, je n'étais pas convaincu que ce soit une bonne chose. Cette attitude me déstabilisait.

L'école maternelle était un bâtiment moderne, construit sur une butte verdoyante,

couverte de gazon et quadrillée de petites allées constituées de pierres plates, ombrée de jeunes albizias en fleurs qui frémissaient dans la douceur de l'air et l'embaumaient par la même occasion. Une maternelle où l'on se battait pour y inscrire ses enfants, une maternelle que nous enviaient les banlieues plus difficiles, à juste titre, avec ses aires de jeux étonnamment bien pensées, ses grandes baies lumineuses, ses jeunes et jolies institutrices. Nous l'avons contournée pour entrer par-derrière car la porte principale était fermée depuis, montre en main, une bonne demi-heure, et Carole tenait à faire une arrivée aussi discrète que possible.

Je l'entendais gémir pendant que nous remontions au pas de course, nos enfants sous le bras, un couloir au lino multicolore qui sentait le caoutchouc froid.

Quand nous avons fait irruption dans la salle, les enfants étaient regroupés au centre et leurs deux institutrices étaient agenouillées, les mains sur la tête, avec des mines au teint blanchâtre et des airs paniqués.

Un type cagoulé, vêtu de noir, les tenait en joue avec une arme. Il l'a braquée sur nous

et nous a ordonné de rejoindre les autres. Ensuite il nous a expliqué qu'il avait assez d'explosifs fixés autour du ventre pour faire sauter tout le quartier, ce qui a provoqué un gloussement nerveux chez Élise, une fille qui venait de se marier et semblait exténuée chaque matin, complètement dans le cirage.

J'ai demandé de quoi il s'agissait, mais il m'a dit de la fermer.

C'était un Blanc d'une cinquantaine d'années avec un regard menaçant. Il portait de solides chaussures de marche et des gants de latex.

Il a répété qu'il n'hésiterait pas à se faire sauter si quoi que ce soit se mettait en travers de son chemin. Et nous avec.

C'est alors que j'ai découvert le gardien, Bob de Vritt, un jeune gars musculeux qui se prenait pour le directeur de l'établissement et ne sortait les poubelles qu'à la nuit tombée. Il gisait dans le fond de la salle.

Puis l'homme nous a expliqué comment les choses allaient se passer. Il estimait que ses chances de réussite étaient assez bonnes avec une trentaine d'enfants en otages et que tout le monde pouvait très bien sortir vivant



de cette histoire si on lui obéissait à la lettre. Des larmes silencieuses coulaient sur les joues de l'autre institutrice, Vickie Dubois, s'écrasaient sur sa poitrine généreuse, mais l'homme ne s'en est pas inquiété. Il m'a envoyé chercher une télé qui se trouvait dans une salle voisine. Il a dit qu'il voulait aussi un téléphone. Et qu'à la moindre connerie de notre part, il faisait tout sauter ou tirait sur les enfants. Au choix.

La partie de la maternelle où se déroulait notre affaire, où se produisaient ces événements qui nous laissaient encore sans voix, franchement sonnés, était constituée de trois grandes salles, ouvertes les unes sur les autres, cloisonnées d'alu et de vitrages qui permettaient d'avoir une vue sur l'ensemble. Si bien que je voyais qu'il ne me quittait pas des yeux à l'autre bout pendant que je débranchais le téléviseur dont les fils étaient emmêlés comme une pelote confiée à un chat. Il était difficile de croire, parfois, à ce qui vous arrivait. On avait l'impression d'avoir déjà vu ça à la télé, dans un film.

En emportant le poste, j'ai croisé Vickie qui pleurait à chaudes larmes en tirant sur

une prise de téléphone. Je lui ai dit de garder son sang-froid.

« Mais qu'est-ce qu'on va faire ? a-t-elle sangloté de plus belle.

— Rien du tout, ai-je répondu. On ne va rien faire du tout. On va faire ce qu'il nous demande. »

À ce moment, les enfants se sont mis à chanter.

Ils avaient été regroupés dans le fond de la salle, sur des tapis de sol en mousse. Élise leur donnait la cadence. Carole était penchée sur Bob de Vritt qui semblait revenir à lui.

Quoiqu'un peu étonnés, les enfants chantaient de bon cœur. C'était une bonne idée de les faire chanter. L'homme semblait satisfait.

Vers 10 heures du matin, lorsque est arrivée la première voiture de police, leur ardeur avait fini par tomber, le répertoire tournait en rond, mais ils n'étaient pas encore inquiets.

Ce sont les haut-parleurs qui ont assombri l'atmosphère dans leurs petits crânes. Nous avons dû leur annoncer qu'il était l'heure du break de la matinée pour éviter les pre-

mières pleurnicheries qui pouvaient s'étendre comme un feu de brousse, toujours difficiles à maîtriser, d'après les institutrices. Rassérénés, ils ont vaillamment déballé leurs biscuits et leurs galettes. L'homme, de son côté, avait prévu des sandwiches pour lui-même et il venait d'en terminer un quand on lui a de nouveau ordonné de se rendre et de sortir avec les mains au-dessus de la tête.

Un peu plus tard, après une première et sèche mise au point avec les forces de l'ordre au cours de laquelle il a menacé d'éliminer les otages un par un, il m'a envoyé réceptionner des bouteilles d'eau minérale.

Le policier qui dirigeait les opérations, un gradé d'origine portugaise, un certain Miguel Ribeiro, m'a chargé de lui faire un topo rapide de la situation pendant que les tireurs d'élite se mettaient en place. Les remarquant, je lui ai demandé ce que ça signifiait, j'ai dit que je n'aimais pas ça du tout, mais il a prétendu que c'était la procédure normale, que je ne devais pas m'inquiéter et qu'il fallait laisser la police faire son travail.

« Oui, mais attendez une minute, ai-je insisté. Ce n'est pas vous qui êtes enfermé là-

dedans, hein, attendez voir une minute, Ribeiro. Ce ne sont pas vos enfants qui sont enfermés là-dedans. »

Il avait de longs cheveux noirs mais ce n'était peut-être pas un mauvais bougre. Il m'a posé une main sur l'épaule en me souhaitant bonne chance pendant que je remontais vers l'école maternelle, le front soucieux, avec mes packs d'eau minérale.

À mon retour, l'homme s'est empressé de me fouiller en gardant à la main une espèce de boîtier relié à ses explosifs. Il m'a demandé à quoi ça ressemblait dehors, il voulait un maximum de détails et un compte rendu très précis de ma conversation avec Ribeiro.

« Il aimerait bien que vous libériez quelques otages. Chacun doit faire preuve de bonne volonté. C'est ce qu'il a dit. »

Il n'a rien répondu. Il m'a envoyé rejoindre les autres à l'autre bout de la salle dont les rideaux avaient été tirés, mais la lumière du dehors était si violente que le résultat était négligeable.

Élise racontait aux enfants que notre

ENTRE NOUS SOIT DIT : CONVERSATIONS AVEC  
JEAN-LOUIS EZINE, *Presses Pocket*, 1996.

PHILIPPE DJIAN REVISITÉ, *Éditions Flohic*, 2000.

ARDOISE, *Julliard*, 2002.

DOGGY BAG, saison 1, *Julliard*, 2005.

DOGGY BAG, saison 2, *Julliard*, 2006.

DOGGY BAG, saison 3, *Julliard*, 2006.

DOGGY BAG, saison 4, *Julliard*, 2007.

DOGGY BAG, saison 5, *Julliard*, 2007.



# Mise en bouche

## Philippe Djian

Cette édition électronique du livre  
*Mise en bouche* de *Philippe Djian*  
a été réalisée le 19 mai 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070356362).

Code Sodis : N50077 - ISBN : 9782072451010.

Numéro d'édition : 157295.